

.....

Pourquoi reprendre la notion d'expérience dans l'oeuvre de George Bataille

Sílvia Raimundi Ferreira - UFSM¹

“A experiência é a colocação em questão (à prova), na febre e na angústia, daquilo que un homem sabe do fato de ser”. « L'expérience est la mise en question (à l'épreuve, dans la fièvre et l'angoisse) de ce qu'un homme sait du fait d'être. »

Georges Bataille, 2016a, p. 34

Résumé

Le but de cet article est de reprendre la notion d' "expérience intérieure" chez George Bataille, tout en l'associant au thème du sacrifice. Pour ce faire, nous nous pencherons sur le moment où cette notion surgit dans son oeuvre, à partir de celles des auteurs avec lesquels Bataille dialogue, vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Aussi, inclurons-nous dans cette discussion le contexte social contemporain, tout comme certains changements politiques en cours depuis l'arrivée du nouveau millénaire. La valeur de cette étude est attestée par la recrudescence de positions morales et religieuses rigides et par la politique ségrégationniste qu'elles entraînent, et par l'attitude totalitaire d'une partie de la science qui ne prend pas en compte la subjectivité humaine. De telles positions nous obligent nécessairement à un retour au thème du sacré en tant qu'expérience échappant à la logique en vigueur.

Mots-clés: *Expérience. Souveraineté. Sacré. Sacrifice.*

Porque retomar a noção de experiência em Georges Bataille

Resumo

O presente artigo se propõe a retomar a noção de "experiência interior", ponto importante da obra do escritor Georges Bataille, relacionando-a ao tema do sacrifício. Para tanto realiza-se uma retomada do momento no qual ela surge, período final da Segunda Guerra Mundial, dos autores com os quais ela dialoga, além de incluir nessa discussão o contexto social contemporâneo e algumas modificações políticas que estão em curso desde a virada no milênio. A validade desse estudo se justifica no atual recrudescimento de rígidas posições morais e religiosas e na política segregatória que esse recrudescimento acarreta, bem como na postura totalizante de parte da ciência que desconsidera a

¹ Sílvia Raimundi Ferreira esp psychanalyste, membre de l' Association Psychanalytique de Porto Alegre, Associação Psicanalítica de Porto Alegre, possède un Master en Psychologie Sociale et Institutionnelle par l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (UFRGS), et est doctorant à l'École doctorale de l'Institut de Lettres de l'Université Fédérale de Santa Maria (UFSM).

subjetividade humana; posições que tornam necessário um retorno ao tema do sagrado como experiência que escapa à lógica vigente.

Palavras-chave: *Experiência. Soberania. Sagrado. Sacrifício.*

.....

J'écris cet article dans une ville du sud du Brésil, quelques mois après l'investiture du président actuel de ce pays. Ce contexte particulier auquel la plupart des Brésiliens ne comptaient pas assister, aurait pourtant pu être prévu, avertis que nous étions par les signes avant-coureurs que nous envoyaient les politiques mondiales actuelles. Attelée à un discours marqué par des préceptes religieux à caractère évangéliste et à un moralisme victorien, cette victoire est accompagnée par une pratique politique dans laquelle priment le cynisme et le démenti. Cette victoire est aussi celle d'une proposition de ségrégation et de violence qui sépare "les hommes de bien" des autres, et qui, dans cette séparation, prend l'autre pour un ennemi.

Si, en 2017, lorsque j'ai commencé à ébaucher ce travail, il me semblait extrêmement important de revisiter quelques concepts travaillés par George Bataille, aujourd'hui, à mon avis, cette nécessité s'en trouve renforcée. Quand les interrogations de l'auteur se tournent vers le thème du négatif, à travers la construction de la notion d'expérience intérieure, le discours de Bataille, non seulement fait face à la logique en vigueur, mais s'y oppose plutôt comme une sorte d'antidote. Ses interrogations sur la place du corps dans la culture, l'importance des rituels et leur dimension sacrée peuvent représenter un possible chemin d'ouverture dans un monde où prolifèrent les positions figées sur la morale et les conduites humaines.

Si l'excès protagonise les textes de Bataille que nous analyserons dans ce travail, *L'expérience intérieure* (2016a) et *La notion de dépense* (2013), illuminant le sens du mouvement, tel que l'écrit l'auteur, il surgit aussi comme la possibilité de produire de la résistance lors de périodes sombres, dans lesquelles la soumission participe activement dans la construction des liens. Ce n'est pas peu de chose que de rappeler que pour Bataille, *L'expérience intérieure* est aussi désignée comme une "opération souveraine", une opération qui affirme la souveraineté de l'homme face aux certitudes issues aussi bien du savoir que de la croyance; en des termes actuels, une opération de souveraineté face à une forme de science qui ne laisse pas de place au vide, mais, souveraineté aussi, face aux impositions morales et religieuses qui sont de retour, de toute force, pour réguler les actions humaines.

“Toute vie profane est lourde d’impossible”

L’écrivain George Bataille a formulé, entre 1941 et 1942, une théorie sur l’expérience qui advenait d’une combinaison de références ayant marqué sa création: les lectures philosophiques de Nietzsche et Hegel et les questions touchant la mort de Dieu, tout comme l’intérêt pour les religions et pour les rituels sacrés, présents dans les études de Marcel Mauss et dans les expériences mystiques relatées par des saints tels que Thérèse d’Avila et Jean de la Croix. De cette combinaison, surgit la base de ce que l’auteur a nommé “expérience intérieure”, point d’intersection entre les éléments inconciliables de la pensée et de l’extase.

Dans l’oeuvre où ce thème fut développé (2016b), Bataille a présenté L’expérience intérieure comme un mouvement de quête de l’impossible, un mouvement de contestation des savoirs établis, un mouvement qui ne serait justifié par aucun dogme, aucune science, même pas l’esthétique. L’expérience serait une culminance, une opération de rencontre avec le non-savoir, une tentative de transposition des limites imposées par le discours. Avec cette définition, l’auteur a ouvert un débat qui visait à questionner les théorisations aussi bien religieuses que philosophiques au sujet de l’expérience, les deux catégories recouvrant – et annulant, dans une certaine mesure – l’expérience en elle-même, car elles orientaient leurs pratiques en vue d’une fin : Dieu, dans la religion, et le savoir, dans la philosophie. Pour Bataille, le principe majeur de l’expérience s’opposait radicalement à l’idée d’un but, dans la mesure où c’est le non-sens, présent dans l’extase qui commanderait l’action.

Cette quête de l’impossible, contrairement à ce que pourrait suggérer une première compréhension de l’extase, ne serait pas animée, au demeurant, par le désir du tout – la totalité n’est pas le but –, mais, plutôt, un voyage à l’extrême du possible. L’expérience serait en lien avec le moment où l’homme comprend que son désir de totalité est une illusion, et que, lorsqu’il est désintoxiqué de son désir pour le tout, il peut aspirer à quelque chose de différent, quelque chose qui s’inspire du vide (ou de la coupure sacrificielle).

Rappelons qu’au moment où il propose la notion d’expérience intérieure, Bataille est sous l’impact des leçons d’Alexandre Kójeve sur la *Phénoménologie de l’Esprit*, de Hegel. Dans un séminaire de 1939, Kójeve a présenté au public ce mode de compréhension de la réalité, qui ambitionne atteindre la vérité à travers l’opposition d’idées – thèse et antithèse – et la réconciliation des contradictions dans la synthèse. Ce cheminement, qui part de la négativité, traverse le mouvement dialectique et se dirige vers le savoir absolu, sera une des

bases et contribuera, en même temps, à donner une forme à la proposition d'expérience chez Bataille. Pour l'auteur, néanmoins, d'autres éléments viendront s'y ajouter. L'auteur se concentrera surtout sur le concept hegelien de *Aufhebung*, terme à traduction difficile, qui réunit des significations contradictoires telles qu'annuler, préserver et élever, dont la polysémie permettrait de concilier chez l'être, l'opposition entre subjectivité et objectivité, sujet et objet.

Selon Bataille:

Convier toutes les pentes de l'homme en un point, tous les possibles qu'il est, en tirer en même temps les accords et les heurts violents, ne plus laisser au dehors le rire déchirant la trame (l'étoffe) dont l'homme est fait, au contraire, se savoir assuré d'insignifiance tant que la pensée n'est pas elle-même ce profond déchirement de l'étoffe et son objet - l'être lui-même - l'étoffe déchirée [...] en cela mes efforts recommencent et défont la Phénoménologie de Hegel. (Bataille, 2016a, p. 116).

Même si Bataille est l'héritier de la dialectique hegelienne, la lecture qu'il en fait s'y oppose critiqueusement, car l'auteur voit dans ce système une certaine réduction de la réalité, qui excluerait tous les points échappant à l'entendement et qui mènent l'homme dans un mouvement contraire à celui de la compréhension – des points qui vont du connu à l'inconnu -, tels que, par exemple, la folie, l'érotisme et le rire. Lorsqu'il questionne la circularité fermée en elle-même de la dialectique hegelienne, fruit de l'obstination à connaître discursivement la réalité jusqu'au bout, Bataille se propose d'être “une dent douloureuse dans la bouche de Hegel” (aujourd'hui nous pouvons dire avec Lacan, le Réel chez Hegel), être la lacération qui produirait une ouverture dans le système dialectique et qui, pour ce faire, a dirigé son regard vers tout ce qui échappait à la logique productive de la rationalité, en quête de qui était violence, excès et délire. J'entre ici dans l'économie de la dépense.

Dix ans avant *L'expérience intérieure* (2016^a), inspiré par les études de Marcel Mauss au sujet du *potlach*, cérémonie ostentatoire liée à la question du don, Bataille a présenté dans la revue *Critique Sociale*, le texte “La notion de dépense”, son premier travail destiné à être une interprétation économique de la société et qui serait plus tard approfondi dans le livre *La partie maudite* (2013). Dans ces textes l'auteur proposait une inversion radicale de ce qui, jusque là, ressemblait à une pensée commune sur l'économie: celle selon laquelle cette discipline serait tournée vers la production et l'accumulation de biens. Quand il divise l'activité humaine en deux moments – d'une part, l'homme sérieux du jour, associé à la production; de l'autre, l'homme de la nuit, destiné à consommer luxueusement l'excédent

accumulé pendant le jour, l'auteur a déplacé la question centrale de la logique de l'économie vers la perte. Pour l'auteur, le signe de la souveraineté humaine est notre capacité de dipalidation.

Dans les textes mentionné ci-dessus, Bataille a directement critiqué la pensée économique de son époque, affirmant qu'elle serait subordonnée à une logique utilitariste qui déconsidérerait, ou rendrait secondaires, toutes les formes de plaisir qui n'auraient pas de rapport à l'utile. L'auteur a comparé la façon dont la société se comporte par rapport aux plaisirs de la vie, à un père qui s'opposerait à la satisfaction des désirs d'un fils qui vivrait à ses dépens : au nom de conceptions marquées par la médiocrité, le fils ne peut exprimer même pas ce qu'il ressent, car tout le mène à croire que l' *horreur* pénètre sa maison au travers de ses demandes. Cécité paternelle et sociale qui n'empêche pas que le fils, en l'absence du père, poursuive son chemin vers les excès, révélant ainsi une société dont le fonctionnement se trouve à la limite de l'horreur, mais qui maintient l'illusion d'un monde pacifique.

La dépense improductive, moteur qui génère l'économie bataillenne, trouvait son sacrifice et sa culminance. Les rituels religieux primitifs seraient le plus grand exemple de cette logique qui prend la perte pour une partie fondamentale du système de trocs, et qui comprend l'acte sacrificiel comme une opération de transformation de quelque chose de profane, en quelque chose de sacré, c'est-à-dire, les rituels sacrificiels étaient le processus par lequel quelque chose était retiré du monde des choses – catégorie qui lui aurait été imposée par la production – pour lui rendre sa nature sacrée. Dans *Théorie de la Religion* (2016b), il y a un regard qui propose une hiérarchisation du monde, située entre ces deux catégories: l'homme est la chose, dans la mesure où il se place comme un outil du monde, et il est sacré quand il peut rompre avec les liens de subordination qui le transforment en objet.

Pour Bataille, le but, ou l'atténuation des rituels de dépense, a marqué le passage des sociétés de consommation vers une société de l'entreprise (termes utilisés par l'auteur). Si dans les premières, la partie maudite se présentait explicitement, dans la seconde, un projet tourné vers l'accumulation fait que la violence se tourne vers l'extérieur et soit subordonnée à une fin. Si l'accumulation ne manque pas de se produire, les grandes formes sociales de dépense collective touchent à leur fin, cédant la place à une ostentation retenue, en huis clos, qui trouve dans la bourgeoisie l'image achevée de cette dépense marquée par la honte. Il s'agit bien d'un changement significatif en ce qui concerne le rapport à l'excès: on est passé de la dépense ostentatoire des rituels sacrificiels à la prédominance du produit et de la

production, c'est-à-dire, la valeur cesse d'être associée à la perte qu'implique le sacrifice, pour devenir le maintien de la chose en soi.

Il nous faut ici donner une précision: il me semble important de souligner, que l'idée de sacrifice, constamment reprise dans l'oeuvre de l'auteur, n'implique pas nécessairement l'immolation d'une victime. Il l'affirme à plusieurs reprises, par exemple, lorsqu'il écrit: "C'est la chose – et seulement la chose – que le sacrifice cherche à détruire chez la victime" (Bataille, 2016a, p. 39) » ou encore : « [...] le sacrifice pur, sans agneau, sans Isaac » (Bataille, 2016a, p. 85). Si l'image du sacrifié retourne, c'est dans la mesure où il dramatise la rencontre de l'homme avec l'inconnu, en mettant en scène les trocs (impossibles) propres à cette rencontre, à travers la coupure sacrificielle. Selon cette pensée, ce n'est que dans l'angoisse extrême que l'homme peut s'ouvrir au vide présent dans l'existence, et c'est la sensation de la proximité de la mort qui dévoile la vérité humaine, associée à la puissance fondatrice de la négativité, décrite par Hegel:

La mort, si nous voulons nommer ainsi cette irréalité, est la chose la plus redoutable, et tenir fermement ce qui est mort, est ce qui exige la plus grande force. La beauté sans force hait l'entendement, parce que l'entendement attend d'elle ce qu'elle n'est pas en mesure d'accomplir. Ce n'est pas cette vie qui recule d'horreur devant la mort et se préserve pure de la destruction, mais la vie qui porte la mort et se maintient dans la mort même, qui est la vie de l'esprit. L'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement (Hegel, 2014, pg. 41).

Le processus d'humanisation produit par le langage porte en creux le travail de la mort qui lui est inhérent. Pour Hegel (2014), lorsqu'il nie la nature dont il provient, non seulement l'homme se sépare des autres animaux, mais il se nie lui-même et crée sa propre mort : les animaux ne meurent pas, n'ayant pas conscience de leur existence, ils ne font que disparaître. Cette conscience humaine de la mort, qui est le fruit de la négation de soi (en tant qu'être naturel) et de son isolement par rapport à la nature, crée chez l'homme également, l'isolement parmi ses semblables, parmi ceux qui témoignent sa mort. Le travail du négatif chez Hegel est le travail de l'esprit qui cherche la connaissance en tant que fin à travers l'expérience. Chez George Bataille, il y a un au-delà de la fin, il y a l'inconnu: ". . . aller au bout signifie tout au moins ceci: que la limite qu'est la connaissance comme fin soit franchie" (Bataille, 2016a, p. 38).

“Il existe à la base de la vie humaine un principe d’insuffisance”²

Dans le processus au sein duquel a lieu le travail du négatif, il n’y a pas d’unité, pas d’absolu par le contraire, il y a l’extase, lié à l’expérience de fragmentation devant l’insaisissable, et cet insaisissable est ce que l’auteur comprend comme étant le Sacré. L’image de l’acéphale a été emblématique de cette proposition: dessinée par André Masson, l’image de l’ “homme qui a échappé à sa tête comme le condamné à la prison”, (Bataille, 2013) a illustré la couverture de la revue *Acéphale* , en 1936: un être sans tête, avec un crâne à la place du sexe, les intestins au grand jour, un poignard dans une main et le coeur dans l’autre. Comme image de la souveraineté, l’acéphale surgissait fragmenté et refusant tout guide.

L’expérience intérieure, expression de la souveraineté acéphale, portait en creux non pas la puissance, mais l’insuffisance humaine, insuffisance dans laquelle, justement, elle puisait sa valeur (Freud, *Malaise dans la culture* (1930) avait déjà averti la génération de Bataille sur l’impossibilité de couvrir avec le symbolique la nature dont nous provenons). Le courage en jeu dans cette formulation, est celui de se lancer dans l’angoisse provenant de la brèche ouverte des moments définitifs de la vie; c’est le courage de supporter les vertiges qui sont l’effet de la proximité de la frontière.

Dans cet entrecroisement de valeurs, le thème de la souveraineté surgit d’autant plus, dans toute sa complexité, que nous nous approchons du concept philosophique de son application politique. Le penseur camerounais Achille Mbembe apporte actuellement une contribution à cette discussion. Dans un livre intitulé *Néropolitique* (2018), il cherche à comprendre la notion de souveraineté, tout en la définissant comme le pouvoir sur la vie humaine: “[...] le pouvoir est la capacité de dicter qui peut vivre et qui doit mourir” (Mbembe, 2018, p. 5). L’auteur prend la définition de *biopouvoir*, de Michel Foucault – l’exercice du pouvoir sur la vie -, comme axe conducteur de discussion proposée dans le livre, et questionne son actualité dans la contemporanéité, tout en l’associant avec les notions d’*état d’exception* et *état de siège* proposées par Giorgio Agamben (2014)³

Mbembe propose une division de la notion de souveraineté en deux versants: l’un associé à la modernité et aux politiques normatives, qui priorisent la raison comme élément-clé pour l’exercice de l’auto-régulation de la liberté; et l’autre, fondé sur les catégories vie et mort, et qui serait associé à “[...] l’instrumentalisation généralisée de l’existence humaine et la

² (Bataille, 2016a, p. 117).

³ Notions qui seront présentées dans la suite du texte.

destruction matérielle de corps humains et de populations” (Mbembe, 2018, p. 10).. L’auteur associera à ce deuxième versant la question du négatif chez Hegel, c’est-à-dire, la conception de vie humaine comme une bipartition entre vie naturelle et vie de l’esprit, et la négation de la première par la seconde. L’auteur renonce⁴ assez vite à cette formulation: “ La politique est, par conséquent, la mort qui vit une vie humaine” (Mbembe, 2018, p. 12).

Dans un second développement de la question, l’auteur propose la pensée de George Bataille comme un dédoublement des conceptions hegeliennes, tout en indiquant trois points d’éloignement de Bataille par rapport à Hegel: tout d’abord, “Bataille retire la mort de l’horizon de signification” (Mbembe, 2018, p. 14), conception travaillée auparavant; deuxièmement, lorsqu’il associe la mort à la notion de dépense, il propose une logique économique distincte de la logique associée au savoir absolu; et, en troisième, lorsqu’il inclut dans cette discussion le thème de la sexualité en tant qu’expérience de perte des frontières (de mort), la souveraineté commence à être perçue comme “[...] un refus d’accepter les limites que la mort aurait soumis au sujet” (Mbembe, 2018, p. 15), ou encore, comme l’affrontement de la peur de la mort qui se produit par la voie de la transgression. Et l’auteur conclut: “[...] la politique est la différence mise en jeu par la violation d’un tabou” (Mbembe, 2018, p. 16)..

Les notions d’ *état d’exception* et *état de siège* proposées par le philosophe italien Giorgio Agamben (2014), correspondraient à la condition d’exception à la loi, dans laquelle se trouvent des peuples et des sujets lorsqu’ils sont soumis à l’exercice du droit souverain de tuer. Mbembe décrit plusieurs moments de l’Histoire où la violence qui caractérise les *états de siège* et *d’exception* ont dominé la scène dans le monde: les occupations coloniales, l’esclavage, l’ Holocaust, l’ *Apartheid* en Afrique, entre autres. Il s’agit de périodes pendant lesquelles l’état peut disposer de la vie de l’autre considéré comme inférieur, soit pour des raisons raciales, soit pour des raisons idéologiques. L’auteur compare ces périodes au moment actuel, et montre une différence importante entre eux. Cette différence rend la notion de biopouvoir, de Michel Foucault, insuffisante en tant que fondement pour une réflexion sur les politiques de mort contemporaines.

Selon l’auteur, ce qui est en question de nos jours n’est pas seulement le contrôle sur la vie humaine, mais une politique d’extermination: une nécropolitique. La prolifération des espaces de violence, l’usage de la haute technologie, pour la mise en place de la terreur, l’absence de délimitation des zones de conflit, la guerre infrastructurelle (qui empêche

⁴ L’appropriation de concepts philosophiques pour justifier des compréhensions politique est risquée, notamment lorsque le passage de l’une à l’autre n’est pas vérifié dans les détails.

l'ennemi d'habiter n'importe quel territoire) et, surtout, le collapse de l'état en tant qu'organisme de gestion de la vie commune, attestent de cette réalité.

La figure contemporaine du martyr, en dit long, selon l'auteur, sur le changement en question. Le martyr actuel, dont la figure emblématique est l'homme-bombe, fait de l'invisibilité de son corps, qui se confond avec ceux des autres membres de sa communauté, la puissance de son attaque; son corps "se transforme en arme" qui se sacrifie en même temps qu'il anéantit l'ennemi, imposant la mort à tous les deux : dans cette logique, il n'y a pas de possibilité de survie. . Le sacrifice de l'homme-bombe interpelle le but souverain de l'intégrité du corps, toujours en vigueur. Un corps qui devient l'outil de l'attaque et qui renvoie le désir de liberté à l'éternité:

Dans son désir d'éternité, le corps assiégé passe par deux phases. Premièrement, il est transformé en simple chose, une matière maléable. Puis, la manière dont il est conduit à la mort – le suicide – lui accorde sa signification finale. La matière qui constitue le corps est investie de propriétés qui ne peuvent pas être déduites à partir de son caractère de chose, mais plutôt d'un *nomos* transcendantal, qui lui est extérieur. Le corps assiégé se transforme en une pièce de métal dont la fonction, par le sacrifice, est de donner la vie éternelle à l'être. Le corps se dédouble et, dans la mort, il échappe à l'état de siège, littéralement et métaphoriquement. (Mbembe, 2018, p. 65).

Achille Mbembe achève le texte cité en reprenant la notion de sacrifice chez Bataille qui diverge, selon l'auteur, de la description ci-dessus. Chez Bataille, il y a un élément de comédie dans la scène sacrificielle, scène qui doit être vécue, non pas dans la mort, mais dans la vie. C'est-à-dire, un élément de jeu avec la mort, de tricherie, permet que l'entrelacement mort et liberté prenne un autre sens, un sens ne demandant pas l'annihilation de l'autre.

“Le principe du sacrifice est une dramatisation”⁵

La compréhension de l'expérience intérieure comme un exercice de souveraineté devient encore plus proche si nous reprenons attentivement le moment historique où elle a été produite: George Bataille avait connu deux guerres (dont une encore en cours), toutes les deux d'un pouvoir destructeur jamais vu. Les constructions de la modernité avaient été transformées en machines d'anéantissement, la société industrielle et le pouvoir financier étaient au service de la guerre, et la pensée philosophique (y compris celle de Nietzsche) avait été mise également au service de l'idéologie nazie. Toute la croyance moderne dans la

⁵ (Bataille, 2016a, p.296).

rationnalité avait failli, et toutes les tentatives de recouvrement du vide avaient révélé leur face mortifère. Cette équation, rationalité et recouvrement, laissait subsister un reste, un reste non assimilable, un reste de corps et d'excréments humains (qui gisaient dans les fausses commune d'Auschwitz) qui dénonçait l'échec des idéologies de l'époque.

“Les avantages de la civilisation sont compensés par la façon dont les hommes en profitent : les hommes actuels en profitent pour devenir les plus dégradants de tous les êtres qui ont existé.” (Acéphale, 2013).

C'est dans ce contexte que l'investigation sur l'expérience intérieure se situe. L'analyse du sacrifice dans des cultures primitives apparaît comme une tentative de compréhension des différentes formes de négation de l'incomplétude, ou d'affrontement de la fragile réalité humaine ; ce qui intéresse l'auteur dans les expériences mystiques, c'est autant la dramatisation de cette incomplétude, que l'inclusion de l'excès qui se révèle présent dans ces anciennes formes de rapport au sacré. Si l'expérience intérieure est l'expérience d'une dernière affirmation, il s'agit d'une dernière affirmation qui n'est pas au service de l'unification par le contraire, c'est l'expérience de la différence, des hétérogènes qui composent la vie humaine. L'investigation sur le sacrifice est justement cette question sur la séparation entre les différents registres de l'existence, représentés dans la pensée religieuse par les domaines profane et sacré, que le sacrifice finit par enlacer.

“ L'expérience n'est rien”, affirme Bataille (2016^a), la souveraineté n'est rien, rien au-delà du passage entre les frontières de la vie. Mais ce passage requiert l'inclusion de ce qui est normalement escamoté dans les sociétés et qui concerne autant l'agressivité que le sexuel. Dans la mesure où elle s'oriente par le non-savoir, l'expérience intérieure comprend une certaine dissolution du moi qui la supporte, une perte qui travaille dans le sens contraire à celui de l'illusion de totalité, et qui implique une rupture avec les conventions sociales. Cette compréhension de souveraineté acéphale diverge frontalement de l'institution d'un leader, un “mythe” qui fait figure d'exception à la loi, même s'il travaille dans la zone d'indécision qui caractérise l'expérience de l'excès.

Giorgio Agamben, a relaté, lors d'un séminaire sur George Bataille, réalisé en Italie en 1986, une anecdote que lui avait racontée Pierre Klossowski au sujet d'une rencontre qu'il avait eue avec Walter Benjamin. Benjamin l'aurait averti, au sujet de la revue *Acéphale* et, particulièrement, des identifications exposées dans *La notion de dépense* : « vous travaillez pour le fascisme » ! Agamben précise que ces déclarations n'avaient certainement pas trait

aux thèmes et au contenu de la pensée de George Bataille, qui avait, nombre de fois, publiquement démontré son aversion contre le fascisme, ces années-là. Agamben, toutefois, se demande: “[...] que pouvait Benjamin avoir à l'esprit en prononçant son avertissement?” Et d'ajouter : « dans quel sens pourrait-on dire que nous ne travaillons pas, nous aussi, pour le fascisme? » (SELIGMANN-SILVA, 2005). Il s'agit là d'une question fondamentale, si nous considérons les chemins que prend la politique mondiale de nos jours, mais aussi une question extrêmement complexe, si nous tenons compte du fait que l'oeuvre de Walter Benjamin faisait partie des références de lecture⁶ de Carl Schmitt, penseur lié au régime nazi, dont la théorie sur la relation entre souveraineté et exception a été à la base du national-socialisme allemand. Mon article touche à sa fin, et je retourne à la question initiale: pourquoi reprendre la pensée de George Bataille dans l'actualité, notamment dans le contexte brésilien? Pourquoi reprendre cette pensée en ce moment où un discours d'exaltation des valeurs familiales se propage, où l'on assiste à un regain d'importance de notions telles que patrie, combat à l'idéologie de genre, séparation entre « hommes de bien » et « voyous » - une séparation qui illustre si bien « l'homme du jour » et « l'homme de la nuit » théorisés par l'auteur - ? En ce moment l'impératif moral se pose comme une réponse aux souffrances humaines, pendant qu'une partie de la population est décimée dans les périphéries et que des recherches récentes montrent que le nombre d' assassinats au Brésil correspond à cinq fois le nombre de morts des guerres. Période tristement sombre, mais revêtue d'une fausse luminosité qui offusque notre capacité de réaction et de soulèvement contre l'horreur qui s'instaure une nouvelle fois dans le lien social. Une horreur que, une fois de plus, nous tenons à nier.

Peut-être les écrits de George Bataille qui nous obligent à nous rappeler que la vie est porteuse d'autres dimensions – les dimensions associées au rire, à l'érotique, à l'infantile, ou à *la nuit*, comme l'écrit l'auteur – seront-ils fondamentaux pour que nous traversions de telles périodes.. Un court extrait de *l'expérience intérieure* inspire ce pari:

Sans la nuit, personne n'aurait à décider, mais dans une fausse lumière, à subir. La décision est ce qui naît devant le pire et surmonte. C'est l'essence du courage, du coeur, de l'être même. Et c'est l'inverse du projet (elle veut qu'on renonce au délai, qu'on décide sur-le-champ, tout en jeu : la suite importe en second lieu). (Bataille, 2016Aa, p. 58).

⁶ Seligmann-Silva, M.. (2005). Walter Benjamin: l'état d'exception entre le politique et l'esthétique. Revue *Outra travessia*, 5, 2005, Consulté le 15 mai 2018, sur <https://periodicos.ufsc.br/index.php/Outra/article/view/12579/11746>.

Références

- Agamben, G.(2010). *Homo Sacer: O poder soberano e a vida nua I*. Belo Horizonte: UFMG.
- _____. (2007). *Profanações*. São Paulo: Boitempo.
- Bataille, G. (2016a). *A Experiência Interior: Seguida de Método de Meditação e Postscriptum*. Belo Horizonte: Autêntica. (Edição original 1953).
- _____. (2013b). *A Parte Maldita. Precedida de “A noção de dispêndio”*. Belo Horizonte: Autêntica. (Edição original 1949).
- _____. (2016b). *Teoria da Religião: Seguida de Esquema de uma história das religiões*. Belo Horizonte: Autêntica. (Edição original 1973).
- _____. (2016c). *O Culpado: Seguido de Aleluia*. Belo Horizonte: Autêntica. (Edição original 1961 e 1998).
- Fellmann, R.-M. M. (2016). *Erótica de la Transgresión*. México: Herder.
- Freud, Sigmund. *O Mal-estar na cultura*. Porto Alegre: L&PM, 2010.
- Hegel, Georg W. F. *Fenomenologia do espírito*. 9 edição, Rio de Janeiro: Vozes, 2014. (Primeira Publicação 1807)
- Joron, Philippe. *A vida improdutiva: Georges Bataille e a heterologia sociológica*. Porto Alegre: Sulina, 2013.
- Kojeve, Alexander. *Introdução à leitura de Hegel*. Rio de Janeiro: Contraponto, 2014. (Edição original 1947).
- Mbembe, A. (2018). *Necropolítica*. São Paulo: n-1 edições.
- Revista Acéphale (2013). *A conjuração sagrada*. Florianópolis: Cultura e Barbárie Editora.